

Culture très générale, l'impasse ?

Francis MARMANDE

Résumé

Réflexion impressionniste et drolatique sur de micros-événements (historiettes ? anecdotes ? points de réalité ?), qui vise à détourner sans la définir la notion de «culture générale».

L'auteur a été membre du jury d'admission de l'École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud à l'oral de cette épreuve, de 1985 à 1990.

Mots-clés : jazz, musique sacrée, Portal (M.), jeu des mille euros, Messiaen, Bourdieu, Roubaud (J.), ENS de Lyon, jury.

Abstract

The author shares his impressionistic and humorous thoughts on various incidents, anecdotes and enlightening stories which show the boundaries of the concept of "culture generale" without seeking to give a formal definition of it.

Francis Marmande sat on the jury for the orals in this subject at the École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud from 1985 to 1990.

Keywords: jazz, sacred music, Portal (M.), jeu des mille euros, Messiaen, Bourdieu, Roubaud (J.), ENS de Lyon, jury.

Dimanche 25 août 19** , petit matin, deux musiciens prennent la route. Ils vont jouer en province. Ce sont en l'occurrence des musiciens de « musique improvisée », mais il arrive qu'on les appelle sous d'autres couleurs (classique, jazz, création). Ils ont l'honneur de clore un festival réputé de musique sacrée.

Les musiciens prennent des routes.

Tous les musiciens.

Et ces deux musiciens aussi.

L'un est juif, l'autre presque. À eux deux, ils auront pris plus de routes que des vagabonds. Sous tous les climats, toutes les latitudes, ils sont connus. Parfois célèbres. Si je mentionnais ici leurs noms, cela ne servirait de rien. Sinon à créer des classes et susciter des guerres. Guerres sourdes entre ceux qui les connaissent (*culture générale*), ceux qui ne les connaissent pas (*culture encore plus générale*), ceux qui les aiment (*qu'est-ce qu'aimer un musicien ?*), ceux qui n'ont même pas la lubie de les détester (*bis*), ceux à qui ne viendrait pas le désir de les connaître.

Deux musiciens.

Ceux qui les connaissent, savent.

Ils savent quoi ?

En gros, et de savoirs très géométriquement variables, ils savent que l'un sait tout du répertoire classique (ethnique, drolatique, poïélitique, « contemporain ») — il est connu comme l'un des plus grands interprètes de Mozart.

Ils savent que l'autre est un virtuose, un improvisateur spontané, pour qui se fussent damnées New York et Tokyo.

Mais ce dernier n'aura jamais voulu quitter Chatou, sa mère et son piano.

Leurs amants savent ça (*culture particulière*).

Leurs vrais amants savent même que le « maître des quatre-vingt-huit touches » (*culture très très générale*) a composé la musique d'*À bout de souffle*. Cinématographe, 1960, Godard, Jean-Luc, poète suisse, ou plus exactement, compositeur contemporain qui aura mis ses opéras en images.

Sollicité à l'époque, il a trente ans, le compositeur pianiste :

« Qu'attendez-vous de moi, pour votre film ? »

Godard : « Chais pas... un long solo de banjo, peut-être. »

Ils savent aussi que Boulez, Kagel, Berio, Stockhausen ont composé pour l'autre, le clarinettiste (sax, bandonéon, théâtre musical, jazz, Barbara, java), et qu'une composition de Donatoni porte son nom en titre.

Le dimanche 25 août 19***, nos musiciens prennent la route (*ton de fable*). Ils filent vers l'est du pays et la soixantaine. Le clarinettiste conduit bien. Il conduit juste, sans à-coups, dessinant les bonnes trajectoires, vite, avec beaucoup d'anticipation, les avant-bras très souples, on en est venu à ignorer cet art, dommage. La veille, il dîne avec une personne chère qui lui dit, tu joues demain ?

– Oui, fait-il.

– Où ?

– À Paray-le-Monial.

– Ah ! fait-elle, Paray-le-Monial, « Haut-Lieu-de-la-Chrétienté ».

Le génie est scié.

Il sait que depuis quarante ans, au nom de l'art, de la musique, de la culture, de l'exactitude, c'est lui qu'on appelle, qu'on invite, qu'on attend, qu'on écoute.

Il ne sait pas toujours où. Ni l'histoire d'où. Il note des noms de lieux, des directions, des gares, des aéroports. Il prend des routes, des vols, des trains, des taxis au vol.

La *culture générale* ne se rattrape jamais.

Le musicien vient des quartiers nord d'une petite ville, tout près de l'Atlantique, pas loin des Pyrénées, en bas à gauche. L'école lui est passée

à travers. Il est tombé amoureux de la musique d'un coup, dès la prime enfance. Il ne sait toujours pas pourquoi. Dans la région, on le faisait venir, à peine garçon, avec son vélo et sa clarinette, pour jouer Mozart, Brahms. Personne n'a joué ainsi avant lui. Personne depuis.

Paray-le-Monial... Haut lieu de la Chrétienté... Festival de musique sacrée.

Cette veille de concert du 25 août 19**, le génie des quartiers nord rentre fort contrarié.

Lui, il a dit *oui* un jour à l'amiable. C'est tout. Oui à un directeur courtois. Oui comme il dit oui à tout ce qu'on lui propose, jazz, java, Mozart, Boulez, Piazzola, Afrique, Maghreb. Il est de ces musiciens qui ne peuvent se coucher sans avoir joué.

Le lendemain, il prend sa voiture et son partenaire. Il est à cran. Il roule juste, vite, bien, sans un mot, sur l'autoroute du Sud.

Son voisin pianiste, très vivant à la place du mort : « Michel, on vient de faire 123 kilomètres, tu n'as pas dit un mot, tout va bien ? »

– Oui.

Oui, tout va bien.

Deux heures de mutisme plus tard, ils entrent dans Paray-le-Monial, pierres dorées, sanctuaire, cœur de Jésus, abbaye, festival de musique sacrée dont ils ont l'honneur d'assurer la clôture, d'un libre concert improvisé.

Luxe.

Calme.

Ils sont accueillis comme des Maîtres.

Pas du tout le genre tape dans le dos, tutoiement immédiat, festivals de jazz, bière, pas du tout. Au festival de Paray-le-Monial, le jeune directeur de la communication qui les accueille, promène timidement un master de biologie moléculaire, mention *très bien*, et huit ans de clavecin. Sacrée musique.

Messieurs soyez les bienvenus... si vous le désirez venez de suite faire la balance du son sans attendre... nous avons les meilleurs techniciens du monde... cela vous prendra quinze minutes... après quoi vous irez vous reposer... une collation vous sera servie... le concert est à 20 h 30, vous passez en deuxième partie. Paray-le-Monial vous attend.

– Pourquoi 15 minutes ? fait soudain le génie ombrageux. Prix du Conservatoire, Prix de Genève, Prix de Budapest, couvert de prix, fou de fête et de mélanges.

– Pour vous laisser le temps de vous reposer, messieurs.

– Quinze minutes parce qu'on est des musiciens de jazz ? C'est ça ?

– Mais non, messieurs — courbette le jeune homme, également pourvu d'un master de physique du Globe, mention *très bien* — pas le moins du monde. 15 minutes, juste pour vous faciliter la vie. Vous verrez. Tout ira bien.

– C'est ça, explose le sax, 15 minutes, parce qu'on est des musiciens d'improvisation, 15 minutes...

– Mais pas du tout. Ne vous méprenez pas, cher M. P***. Nous faisons tout notre possible pour être agréables à tous les musiciens. Pas plus tard qu'hier, M. Rostropovitch...

– Je vais vous dire (*ici, choc, Krakatoa, volcans, effondrements, révolutions, grave carence de culture générale prise en défaut, implosion mentale*), je vais vous dire (*il hurle*), vous les Chrétiens, ça commence à bien faire...

– Heuh... Mais M. P***, si vous désirez vous reposer sans attendre, on déplace la balance du son...

Le Physicien du Globe est scié.

– Michel, tu ne te sens pas bien ?

– Non. Voici la vraie vérité. Les Chrétiens, vous n'avez jamais aimé la musique. Depuis deux mille ans, les Chrétiens, je vous vois faire, vous détestez la musique et les musiciens...

– M. P***, je vous en prie...

– Michel, calme-toi...

– Et moi, je veux me fâcher ! J'ai horreur des Chrétiens et de leur haine de la musique. Deux mille ans, cinq mille ans, des millions d'années, tout un big bang, que les Chrétiens font la guerre aux musiciens...

– Messieurs, messieurs, arrive alarmé le directeur du festival de Musique sacrée. On vous aura mal reçus ? Avez-vous été injustement traités ?

– Pas du tout ! 15 minutes ! Voilà... La victoire des Chrétiens, la voilà... Deux mille ans d'humiliation...

Et après, vous avez fait quoi ?

« Rien, on est allés se reposer. Je me suis calmé. Martial ne savait pas où se mettre. Il me croyait fou. On a subi la première partie. Du Gospel absurde et acclamé par les bourgeois chrétiens de Paray-le-Monial, haut lieu de la chrétienté, je ne savais rien de tout ça... On est entrés en scène. J'ai pris le ténor avec le bocal augmenté du tube que je me suis fait usiner, j'ai attaqué à la rage, même Martial me regardait bizarrement sous le toit incliné du piano, on a joué free, tendance free, sous-ensemble free, vraiment free... On est pas près d'être réinvités par les Chrétiens. »

La culture générale ne se rattrape pas.

Elle ne s'apprend pas.

Ne se compense pas.

Elle est la fontaine blanche du savoir, trou noir de l'oubli, des connaissances homologuées, des arts légitimés, des contre-cultures qui n'en sont plus déjà, des classes sociales en lutte, du système scolaire, des hiérarchies invisibles, des chaussettes de Bérégovoy (*culture, pour le coup, vraiment très subtile*), des couleurs du ciel, des bosons intermédiaires, des exclusions, des vrais critères d'intégration, des sociétés secrètes de l'aménagement du territoire le plus sale, des mariages, des baisers, non, seul le baiser des amants est à même d'en perturber la foudre.

Dans la semaine même où se prépare le procès de l'ancien président de la République Chirac, à l'instant où j'écris, procès auquel il échappera, ainsi qu'on le faisait en *culture physique*, par le biais d'un certificat médical, me revient cette pensée : sa passion pour l'art africain (les Tanios), pour les arts premiers (polémique), pour l'art oriental et d'abord japonais, vient on le sait de raisons *sentimentales* (culture perso : l'hapax figure dans *Les Liaisons dangereuses*).

Mais elle vient aussi de ce détail : n'étant pas du « *sérail* » (bourgeoisie traditionnelle, catholicisme de bénitier, khâgnes, etc.), Jacques Chirac a su très tôt, d'un savoir spécial, qu'il était de ceux qui pouvaient avoir été admis à l'ENA sans jamais y entrer. C'est aussi le lot de quelques Normaliens. Lot infiniment triste, dérives, suicides, échecs, ou très marrant, au choix.

Au lieu de rivaliser sur l'*Odyssée* et la théorie des espaces, plutôt que d'aboyer des âneries de cancre râleur sur *La Princesse de Clèves*, sachant qu'il n'avait aucune chance devant le très latin de Gaulle, le tout pompeux Pompidou (chantre de l'oubli), et le trop cultivé Mitterrand (François), « trop » au sens où il en fit un usage méchant, Chirac se sera constitué, avec l'aide d'amis sûrs (Jacques Kerchache, etc.) un terrain de jeux culturels à lui. Où il excelle. L'Orient désert et l'Afrique réservée aux ethnologues.

Surprenant, soit dit en passant que le *Dictionnaire historique de la langue française* ne fasse aucun sort à l'expression *culture générale*. En matière de roman exhaustif de la langue, le *Dictionnaire historique de la langue française* est difficilement dépassable. On a donc droit à tout : *cultura*, couture, culte, Lacouture, végétaux et animaux, sens moral (1549, 1691, etc.), Kant (*Kultur*, voir révoluer), Mme de Staël (1810), viticulture (1845), puériculture (1865), motoculteur (1913), avant grand saut dans l'inconnu, Malinowski, Marcel Mauss (1823), acculturation (1880), culturalisation (1968) et culturisme (1910, repris en 1950), mais de *culture générale*, point.

Je ne saurais m'exprimer bien durablement sur *la culture générale*. Un jeu radiophonique en aura donné, pendant des décennies, sur une radio

de service public en France, une idée très relevée : « Le jeu des cent mille francs », puis « des mille francs », puis des « mille euros ». Trois questions (une *bleue*, facile, une *blanche*, déjà plus coton, et la question *rouge*, franchement pointue), plus des systèmes de rattrapage. Un jeu par tandem et un public qui souffle ou soutient. Des animateurs d'une gentillesse à toute épreuve. Un tour de France des villes moyennes et des villages. Facile de se moquer, il y eut même un film désagréable sur le thème, mais dans cinquante ans, on en fera le naïf pendant des *Mythologies* de Barthes, du *Bal des célibataires* de Bourdieu, du *Dix-huit Brumaire* de Marx, de Debord, de qui vous voulez. Mine anthropologique. Culture générale des ronds-points directionnels.

N'allez pas dire que vous n'aurez pas été prévenus.

Le mercredi 28 mars 19** , l'année même du festival de Musique sacrée à Paray-le-Monial, je suis sur la route et j'écoute « Le jeu des mille francs ». Écoute innocente, agréable, avec ce délicieux sentiment d'une transgression à blanc. Car, si j'avançais que j'écoute « Le jeu des mille francs », ou cent autres radiophonies encore plus compromettantes, encore que cela soit en passe de devenir un genre que de s'en vanter (*contre-culture*), je surprendrais mon monde. Sans compter qu'il faudrait que je me justifie pendant dix jours. Comme un aboiement dans l'église. Comme Benoît Peeters, le biographe de Derrida, quand il rappelle, à juste titre, la présence du mot de « déconstruction » dans une chanson de Gilbert Bécaud et Louis Amade. Ou Leiris, s'étouffant de rire en comparant la chanson d'Ouvrard (*Je ne me sens pas bien portant*, « J'ai la rate qui se dilate, etc. ») avec son auto-description des premières pages de *L'Âge d'homme*. Ou Bataille et Fernandel, Bataille et *Le Pays du soleil*, chanson de Vincent Scotto citée dans *Le Bleu du ciel*, etc.

La *culture générale* est ce qui excède.

La *culture générale*, c'est cette étendue molle mais finalement restreinte, que vous prête l'Autre. Mes cousins directs, très modestes vieux agriculteurs (« *paysans* ») du Béarn, éleveurs de vaches (la Blonde d'Aquitaine, la plus jolie, les cils surtout et la robe — *culture de parti-pris*), tiennent ferme depuis le Moyen Âge à vingt-sept kilomètres du lieu de naissance de Pierre Bourdieu. Ils refusent *mordicus* de croire que dans « *le journal* » — tout un continent — je commence par l'horoscope (*horresco referens* pour « lui », car cela relève à son avis, aussi plaidable qu'un tantinet daté, d'une *culture féminine* et *indigne* de moi), avant d'enchaîner par le « *sport* ». Ce qu'« elle » refuse d'admettre, pas seulement parce qu'elle ne me prête pas que des vertus viriles, mais croit que je les mets en boîte, on n'y arrivera jamais.

« Le jeu des mille francs » reste la mise en bouche la plus sportive, gaie et, quoi qu'on en pense, *instructive*, aux informations de mi-journée. D'autant qu'on oublie dans l'instant tout ce que l'on vient d'apprendre. L'animateur de l'époque, Louis Bozon, esprit précieux, très proche de Marlène Dietrich, d'une nature fort différente de celle de ses prédécesseurs — l'harmoniciste Albert Raisner, le fameux Roger Lanzac à la veste fuchsia, l'inoxydable Lucien Jeunesse qui connaissait par cœur un millier de vers, un million de chansons — est lui-même pourvu d'une solide *culture générale*. Ce qui lui permet, comme à ses prédécesseurs, de ne pas en imposer, de ne pas poser, mais enfin, d'assurer. Comme un membre de jury de culture générale en concours, en somme.

Ce mercredi 27 mars, vient la question rouge.

Louis Bozon: « Compositeur et organiste disparu il y a quelques années, connu pour ses recherches sur les chants d'oiseaux, époux d'une pianiste dont le nom était l'homonyme d'un nom d'oiseau, etc. » Olivier Messiaen est mort quatre ans plus tôt. Bien. Yvonne Loriod lui survivra dix-huit ans. Le problème de la *culture générale*, c'est que vous savez ou vous ne savez pas. Et quand vous ne savez pas, ça fait très mal, parce qu'en toute logique (définie où ? dans quelles tables de quelle loi ?), vous *devriez* savoir. Vous eussiez dû. Là, sous une notion assez accueillante, telle est la ruse (*culture générale*), s'insinue non sans perversion tout un fatras de *culpabilité* (relevant des trois religions monothéistes), de *rage sociale* (qui fixe et définit ce qu'il *faut* savoir ? Ce qu'il *convient* de savoir ? Qui est le Maître, qui est l'Esclave ?), de *modèles mathématiques* (ça commence où, la culture générale, ça finit où ?), avec un zeste de mécanique quantique (ils en sont, *culture approximative*, à travailler sur des espaces à onze dimensions) qui peut rendre fou. D'où la guerre faite à la mémoire, d'où la conjuration des imbéciles, d'où ces conquêtes que *nous* aurons perdues comme les colonies, au fond, par nécessité. D'ailleurs, je ne me sépare pas des conscrits, j'aurai suivi le feu comme Fabrice (Del Dongo) et Bardamu, non sans en rajouter.

Toujours est-il que ce 28 mars, Messiaen, les petits zoziaux, les candidats patagent, Bozon, habile intermédiaire a beau multiplier les indices, rien n'y fait. La *culture générale*, contrairement à la mécanique quantique, même si vous avez les bases, vous ne pouvez rien y faire, rien inventer.

Pressé par le temps qui s'écoule — oui, le temps est limité, cela fait partie du jeu —, temps sobrement martelé d'une petite cuiller sur un verre, le candidat se lance. Et, en lieu et place d'Olivier Messiaen, il répond sans la moindre conviction : « Guy Béart ». Béart, Guy : chanteur-compositeur, *L'eau vive*, né au Caire en 1930, lourdement ringardisé

bien avant d'être une sorte de chantre télévisuel de l'ère pompidolienne, père de la comédienne, Emmanuelle Béart, toujours de ce monde à l'instant où j'écris.

« Oh ! » ne peut réfréner Louis Bozon, pourtant si gentil et qui, par contrat, a mission de ne pas gronder le candidat. Bref, deuxième chance, question répétée sept fois, public soufflant contre les règles, la petite cuiller, un suspens à couper au couteau, et dans un rôle, le candidat : « À tout hasard, je dirais, Michel Portal... » Gong, ding-daing-dong. Échec. Adieu veaux, blondes d'Aquitaine, cochons, poulets. Perdu. Tout est dans le « À tout hasard ».

La culture générale n'a curieusement rien à voir avec le hasard. Pas plus que celle dont elle se distingue (laquelle ?), à laquelle elle s'oppose, peut-être. Ces points sont très mal éclaircis.

En décembre 2010, Michel Portal vient de publier un album, *Bailador*, qui rencontre un vif succès. Jazz ? Les coupeurs de cymbales en quatre ne le pensent pas. Mais impossible à jouer sans une authentique pratique du jazz, surtout avec Jack DeJohnette (Miles Davis, Keith Jarrett), aux percussions. Classique ? Non, non, loin du classique, encore que, la technique instrumentale et son renversement s'en ressentent. « Variété », ou autre catégorie fourre-tout, « musique du monde » ? Pas davantage. Mais il n'y aurait aucune gêne. Chercher du côté de la danse plutôt. Cette question des genres, et surtout de leur surdétermination politico-marchande, pourrait intéresser la culture générale. Mais personne n'a plus le temps.

On m'a rapporté qu'à l'époque où je faisais partie du jury d'admission à l'ENS de Fontenay (1985-1990), tout chapitrés par des maîtres bien intentionnés, les candidats avaient recommandation, au cas où ils passeraient devant nous (nous étions deux), et que l'un des trois sujets portât sur la musique, de ne le prendre sous aucun prétexte... Cette petite aberration devait m'attrister, à la mesure de l'état d'esprit qu'elle révélait, plutôt qu'elle ne me faisait sourire.

Dans cet empire aux frontières molles de la culture générale, tout semblait alors possible, et destiné, pour les candidates et candidats, à leur donner « l'occasion de manifester une autonomie de pensée, de mobiliser leur culture propre, de s'approprier le sujet et de faire preuve de leur aptitude à réagir vite ». Voilà ce que j'écrivais dans le rapport de l'épreuve qui me fut confié en 1986. Épreuve qui méritait sans doute une critique politique, une interrogation sur ses présupposés, mais beaucoup moins son détournement, par précaution inutile, en exercice rhétorique « programmé par on ne sait quelles arrière-pensées prêtées au jury ». Trois sujets au choix, aucun effet de désarroi, pas de piège, l'épreuve

visait à un rapport adulte au concours (ce qui arrivait), il n'était pas rare que la perspective du résultat l'infantilisât.

De l'exercice de ce jury, je garde le souvenir d'une partenaire d'épreuve exceptionnelle (Christiane Marchello-Nizia). Le règlement, de peu d'imagination, exigeait un tandem hétérosexuel, pour respecter les genres admis. Souvenir aussi de longues journées de juillet dans un confort approximatif. De ma panique devant l'hypothèse d'être injuste, inattentif, influencé, incompetent. Il me semble avoir toujours exercé mon office (professeur, ce n'est pas une profession) avec un sens un peu trop musical de l'improvisation, et le rêve *flamenco* d'y croiser l'art, ou du moins l'ombre de l'art. Pas dans ma mission de membre du jury. Après tout, j'avais accepté. Je n'ai jamais envisagé la question des concours de gaieté de cœur. Il a pu se faire que j'appartinsse au comité de grève anti-agrégé (1969). Le temps me semble être revenu à la nécessité républicaine des concours. Mais je n'en suis pas sûr. À peine me conforte la haine soft de la République.

Bref, je tenais des cahiers méticuleux, codés, détaillés, pour être certain de ne pas oublier à 17 h la malheureuse qui avait comparu huit heures plus tôt. Parfois, à la pause, je devais faire toute sorte d'acrobaties dans une époque bénie sans portable ni internet, pour prendre rendez-vous avec M. Miles Davis et filer m'entretenir avec lui à Lyon, le jour de repos, 3 juillet 1985, aller-retour en raison de son concert à Montreux, le 14 juillet suivant.

Le souvenir que je garde de cette expérience, c'est celui-ci. L'épreuve prétendait à un rééquilibrage intelligent. Mais le concours reste un concours. Dans un grand désordre trop prévisible, les malins s'en tiraient mieux que les autres, les *cultivés généraux* « de naissance » donnaient leur pleine mesure, les préparateurs inventaient des ressources misérables, le palmarès de l'épreuve, quelle surprise, ressemblait comme un frère (de classe) à la liste finale. Et pour finir, deux générations plus tard, inversant Bourdieu, Passeron et le sens de l'Histoire, tout le monde s'est entendu pour la faire passer à l'as.

De toute façon, entretemps, le concours avait changé de recrutement, infiniment plus bourgeois, les règles, de morale, et la morale, de sens.

Récit d'enquête réalisée en cours de cette rédaction : « *Pendant deux ou trois ans, j'accompagnai une amie dans ses oraux de culture générale pour écoles de commerce en province. Le soir, nous étions admises au repas des élèves. L'épreuve de culture générale faisait l'objet de délires pénibles. Les Anciens braillaient des chansons paillardes pour nous choquer. Les plus vilains se déculottaient et montraient leurs derrières à la fenêtre en criant,*

nous ne sommes pas que des économistes. Ce n'étaient pas de très jolis derrières, pas des derrières dont on garderait un souvenir esthétique. C'étaient de gros garçons décomplexés devant deux filles. Pas des mannequins. Ils répétaient à l'infini : rien à foutre, pendant trois ans, excepté les soirées open-bar, on n'a strictement rien à faire. »

Toute épreuve de *culture générale* ne révèle que ce qu'elle cherche. Que ce qu'elle a instillé.

Pourquoi ? Pas seulement parce qu'elle met en face de « soi », de son pur « être de classe ». Pas seulement parce qu'elle fixe un algorithme d'autant plus complexe qu'il est implicite. Pas seulement parce que cet implicite mixe avec grâce doxa, conceptions admises, esprit critique sur programme, manque voulu de structuration psycho-politique. Mais parce qu'elle joue le jeu de l'ouverture, du contrepied, de la « liberté ».

Ce qui n'exclut pas des moments irrésistibles. Tel ce mardi 2 juillet 1985, 15 h, 31 °Celsius dans la bibliothèque, l'appariteur annonce le candidat.

M. Vincent M., 20 ans, passe alors sa tête.

Physique de cinéma, taille de joueur de hand.

Chaleur à crever.

Il semble frais comme un gardon géant. Nous siégeons dans la bibliothèque : « *Madame, Monsieur, il s'agit bien d'un concours public, je ne me trompe pas ?* » Oui, oui, soufflons-nous, apoplectiques. Entrez, fait-il, alors. Elles entrent. Six filles d'une beauté simple, d'une grâce d'été, joueuses de hand elles aussi. Elles portent des robes vichy. Se répartissent en corolle autour de Vincent M., candidat.

Le plus troublant de l'affaire, rien, mais alors rien ne sentait la frime. Agaçant, certes, mais déplaisant, non.

Chacun son style. Vincent M. avait laissé de côté le sujet de *culture littéraire, générale* (*Un roman d'adolescents*), le sujet plus *technique* (*Les guillemets*), au profit du sujet le plus *général*, ouvert, casse-gueule, excitant : *Comment allez-vous ?*

Brillant, Vincent M. Même pas brillant, précis, exact, solide.

Je le revois partir avec sa troupe, on eût dit d'un très très grand numéro de music-hall.

D'un autre côté, intraitables comme nous pensions l'être, il jouait gros. Comme dans les vrais romans d'amour, tout finit mal.

Jeudi 24 avril 2008 : Jean-Marie Gleize — professeur à l'ENS de Lyon, vieille histoire, Cloud, 1966, agrég, Ponge, Bernard Veck, manifs, poésie, Lio, Artur Jones, fidélité — me prévient.

Je suis au bord de la mer du Nord.

Gleize : Roubaud (*Quelque chose noir*) est tombé à l'écrit.

Bonne nouvelle. Fin décembre 2007, à l'université Paris Diderot, comme tous les ans, avec Sylvie Patron, on a fait le boulot : une journée d'études, toutes les khâgnes de France et de Navarre, Rennes, Toulouse, un samedi entier, en présence de Jacques Roubaud et de Florence Delay, avec les meilleurs chorus possibles, sur un texte peu commode pour de très jeunes gens, et une revue disponible, belle présentation, pile un mois plus tard. Pas de mise en ligne.

Deux khâgnes prestigieuses de Paris ne se sont pas déplacées. Pas Henri IV, deux autres.

Jean-Marie Gleize : « *L'épreuve a été annulée.* »

Je retrouve mes réflexes d'anti-concours.

« Quand certains candidats ont découvert le sujet consacré à Roubaud, ils ont fait le souk. »

Il faut savoir ceci.

Des candidats des deux khâgnes les plus prestigieuses de Paris, tous de la haute, ont bordélisé, prétendu qu'ils ne composeraient pas, pourquoi ?

Parce que le bruit se répandait que « Roubaud n'avait aucune chance de tomber » (2008).

Parce qu'ils avaient fait *l'impasse* (2008).

Ne s'étaient même pas déplacés le samedi de décembre dans le grand amphi de l'université Paris Diderot. Avaient bien baisé les nigauds de Rennes, de Lyon, de Toulouse, d'Henri IV.

L'affaire tourne mal.

De grands révoltés de *l'impasse*, des indignés, quittent le concours.

Les surveillants se montrent débordés.

Déjà quinze motifs d'annulation du concours.

Un crétin adulte, potentiellement normalien, normal, normopathe, téléphone anonyme d'une cabine pour lancer une alerte à la bombe.

On évacue la salle.

Sirènes, fouilles et cette excitation gamine de l'imprévu.

Tout le monde revient.

Nous en sommes à soixante cas d'annulation possibles.

Le directeur de l'ENS de Lyon annule l'épreuve.

Laquelle se rejoue quinze jours après avec une seule contrainte (OULIPO) : il n'y aura pas, telle est la règle, de second sujet sur Roubaud.

Toujours ça de pris.

Cette affaire n'a aucune importance.

Rien n'a pas d'importance.

En effet.

Culture pauvre :

Les riches ont gagné, les doigts dans le nez.

J'adresse mon amicale pensée à la candidate inconnue de Rennes, au gentil garçon de Toulouse, qui se sont tapé le voyage, la préparation, la journée. Qui avaient bien capté (*culture moderne*) ce qu'on pouvait dire à vingt ans de *Quelque chose noir*.

Qui auront passé une bonne journée.

Qui avaient vu l'impossible.

Qui auront échoué sur le second sujet.

Et laissé la piste libre.

Victoire!

Quelque chose finissait, mais quoi ?